

Le pape François : le pilier d'un monde fatigué



Pour peu que l'on envisage l'Église sous l'angle des relations internationales, l'élection du pape François est un événement qui mérite un recul salutaire et justifie une mise en perspective pleine d'enseignements. A voir la simplicité de cet homme, à priori aussi déphasé que ses pairs par rapport à la complexité des grands sujets contemporains, on pourrait en déduire que la grande maison catholique s'inscrit une fois encore en marge de notre siècle. L'âge avancé du nouveau pontife et son discours immuablement accroché au vieux credo aristotélo-thomiste — qui combat l'interruption volontaire de grossesse, l'euthanasie, le mariage gay, etc. — ne feront que conforter les athées et les libres penseurs dans leurs fermes convictions. Quant à ceux, peut-être les plus nombreux, qui ont opté pour l'indifférence ou la moquerie, ils se seront amusés du caractère impeccablement désuet du cérémonial pontifical. Nul doute, au total, que François ne ramènera pas à la foi chrétienne ceux qui, si bien représentés dans les cercles soi-disant nietzschéens de Saint-Germain-des-Prés, considèrent que tout cela ne concerne plus, depuis belle lurette, les esprits éclairés.

Sauf que, cette fois, une grâce particulière s'est manifestée dès les premiers mots et les premiers gestes de François. Même le public le plus rétif au spectacle vaticanesque a montré un certain intérêt, pas forcément pour l'enjeu spirituel, mais pour l'émergence spontanée d'un leader, pour le coup inattendu. A travers l'origine sud-américaine du jésuite Jorge Mario Bergoglio, comme par la sincérité de son langage, plusieurs leçons se dessinent qui pourraient bien faire de son élec-tion un événement important.

L'Église démontre, d'abord, sa capacité de gérer la mondialisation derrière le secret des murs de la chapelle Sixtine. Il est vrai qu'elle est précisément née de ce précepte christique : « *Allez donc, de toutes les nations faites des disciples* » (Mt 28, 19). Mais quelle autre organisation peut se prévaloir de telles réserves humaines, disponibles sur cinq continents et mobilisables en un temps record ? Il aura fallu quarante-huit heures et cinq tours de scrutin pour que celui qui dirige aujourd'hui la multinationale émerge des rangs de ceux qui paraissaient si démunis après la renonciation de Benoît XVI. Une sorte de prodige en soi.

A y regarder de plus près, de combien d'institutions pacifiques dispose le monde actuel ? On n'en compte qu'une seule autre de taille, l'ONU, dont les dysfonctionnements sont, à tout prendre, bien plus alarmants.

Ainsi désigné, l'homme qui apparaît au balcon acquiert instantanément la force d'un leader attendu. C'est la deuxième leçon, qui laisse fort à penser quant à l'état du monde contemporain. L'ère des grands ténors internationaux semble être passée et il est frappant de constater que l'émergence d'un prélat, pourtant dépourvu de pouvoirs réels sur les dirigeants et les peuples, soulève encore une sorte de suspens, comme si ce siècle exprimait inconsciemment sa frustration de grandes figures. Barack Obama fut le dernier, en 2008, à engendrer une ferveur planétaire ; puis il déçut. Les puissances émergentes, Russie, Chine ou Brésil, ont chacune des raisons propres de ne pas parvenir à imposer un profil international. Quant à la vieille Europe, jadis terre d'expansion du christianisme, elle est devenue le continent de l' "apostasie silencieuse", selon les termes employés par le pape, entendez le terrain privilégié du sécularisme galopant. Justement, Jorge Bergoglio provient de ce nouveau monde appelé à supplanter l'ancien.

Le hasard du calendrier aura voulu que ce soit même lui, le "latino", qui mette fin aux interminables hommages rendus, en Amérique du Sud, à Hugo Chavez.

Sans vouloir en rien comparer le pape à un chef d'État, il y a dans l'accession à la renommée universelle d'un discret cardinal une double dimension qui en fait un événement singulier dans le contexte actuel. Pour les catholiques fervents, c'est une source d'espoir et, souvent, de joie. Au niveau de la sociologie des organisations, cette génération spontanée ne laisse pas d'interpeller. Point de "média training", de stratégie de communication, de lobbying ni de campagne électorale ruineuse. Pourtant, celui qui surgit, une heure après le scrutin, revêtu de blanc, entre dans la scénographie médiatique par la voie la plus haute et son image franchit instantanément les fuseaux horaires. L'accession de Jorge Bergoglio au trône de saint Pierre et, surtout, son aptitude immédiate à toucher les masses populaires apporte un cinglant démenti aux *spin doctors* de tout acabit, puisque les interdits que proclame le leader provoquent, en Europe, plus de rejet que d'adhésion. Il faut croire que la double règle de la sincérité sans partage, si souvent oubliée en politique, et la mise en conformité des paroles et des actes correspond encore à une profonde attente des foules. Même celui qui ne partage absolument pas les idées du pape peut être touché par son humilité et la puissance de sa conviction.

La troisième réflexion hésion entre l'homme et son un miroir tendu aux chefs daires). Le parcours comme pas de son "wor-ding", ni de les masses, ni du soutien particulièrement efficace — qu'institution, est carrément évêque de Rome semble



chose à dire », qui tient en une critique implicite de l'époque. François Ier, qui n'est issu ni de l'aristocratie des grandes universités, ni des cercles de la richesse monétaire, ni du pouvoir politique ou militaire, incarne une aspiration populaire à la dignité. On sait qu'il ne changera rien à la condition matérielle de chacun, mais la soif collective existe de retrouver le sens du discours fondateur de nos sociétés ; le riche n'a pas plus de droits que le pauvre ; le fort, pas plus que le faible ; le grand, pas plus que le petit. Comme dans la chanson de Léo Ferré, « *les mots des pauvres gens* »... L'humanité se nourrit aussi d'un logos consolateur et mobilisateur, en tous cas celui des Évangiles vaut largement le vide que n'arrivent pas à meubler les ténors internationaux. Derrière ce besoin, la vérité essentielle, mais oubliée, que l'homme existe indépendamment de sa situation sociale ou, si l'on préfère, que l'identité humaine n'est pas définie par la position sociale d'un individu mais qu'elle lui est donnée — et due — de naissance. Ce qui, en temps de crise et de chômage galopant, acquiert un écho planétaire.

L'élection du pape François vient de rappeler au monde démocratique, qui paraît si désabusé ou fatigué, qu'il n'est pas nécessaire de mentir pour se faire élire. Le vieux cynisme, que tous les interprètes de la vie politique ont fini par louer comme une "habileté", ne répond plus aux défis présents. C'est pourquoi, alors que les paroisses se vident et que les populations se sont affranchies en masse de la religion, l'Église demeure un pilier de stabilité du monde actuel.

Christian Makarian

"L'Express" n° 3220

20/03/13 - p. 58-59

provient, en effet, de la co-message. C'est également d'État (et aux milliardaires) l'aura du pape ne résultent son expertise à rameuter d'une organisation l'Église, en tant mal en point. Le nouvel avoir simplement « *quelque*